

HARPUR, MARI HILL et EILEEN REGAN MCCORMACK. *Les Pèlerins de la rivière Saint-Jean : chronique de saumons et de saumoniers*. Traduction de Charles Girard avec Anne-Marie Petter. Westmount, Linda Leith Éditions, 2016, 166 p. ISBN 978-1-988130-02-6

René Bouchard

Volume 18, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072938ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072938ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, R. (2020). Review of [HARPUR, MARI HILL et EILEEN REGAN MCCORMACK. *Les Pèlerins de la rivière Saint-Jean : chronique de saumons et de saumoniers*. Traduction de Charles Girard avec Anne-Marie Petter. Westmount, Linda Leith Éditions, 2016, 166 p. ISBN 978-1-988130-02-6]. *Rabaska*, 18, 353–358. <https://doi.org/10.7202/1072938ar>

HARPUR, MARI HILL et EILEEN REGAN McCORMACK. *Les Pèlerins de la rivière Saint-Jean : chronique de saumons et de saumoniers*. Traduction de Charles Girard avec Anne-Marie Petter. Westmount, Linda Leith Éditions, 2016, 166 p. ISBN 978-1-988130-02-6.

L'histoire culturelle de la pêche sportive en eau douce au Québec est restée étrangement méconnue à ce jour. Des aperçus en ont été bien sûr esquissés dans de nombreuses publications. Chroniqueurs de chasse et de pêche, biologistes, ethnohistoriens, sportifs, les Alain, Comeau, Dubé, Gingras, Legendre, Martin, pour nommer quelques références plus près de nous, ont ainsi rapporté leurs observations tirées au fil du temps de la pratique du sport ou de l'état des connaissances. Si la littérature de la Nouvelle-France nous a par ailleurs livré des témoignages précieux sur les mœurs et coutumes de l'époque, ses descriptions ethnographiques nous renseignent plutôt sur une activité de subsistance ou d'exportation que sur une pêche sportive. À l'opposé, les sources anglaises, après 1763, constituent une mine de renseignements sur la propagation d'une activité élevée au rang de grand art, la pêche à la mouche. Inspirés par Izaak Walton, la référence en la matière, Bigsby, Chambers, King, Nettle, Rowan, Tolfrey, Ware se sont faits les fervents champions d'une pratique véhiculée par la culture anglo-saxonne au même titre que le thé, le whisky et le golf, selon les propos de Paul-Louis Martin dans son vaste et exceptionnel panorama sur la pêche sportive qui paraît dans ce numéro.

La pêche à la mouche est associée également à la mise en place d'un mode de gestion de la ressource unique et propre au Québec, le club privé. Encadré à compter de 1885 par un « Acte pour faciliter la formation en cette province de clubs pour la protection de la faune et du gibier », ce modèle de concession du territoire sous forme de bail de location règne sans partage jusque dans la décennie 1970, qui marque la fin de son monopole avec la fameuse opération « déclubage » et l'abolition d'un premier contingent de près de 500 clubs installés à proximité, sinon au cœur des villages. D'une centaine de clubs au début jusqu'à plus de deux mille à son apogée, ce système comportait son lot d'obligations et de devoirs pour ses propriétaires qui devaient respecter des règles de capture des espèces de poissons, les consigner dans un registre officiel, maintenir un gardien sur place, transmettre un rapport et payer au gouvernement un loyer annuel, sans compter les dépenses d'immobilisation parfois très élevées qu'entraînait la construction des infrastructures de pêche. D'après Martin, au moins trois cohortes de clubs ont vu le jour au cours de cet âge d'or : la centaine de clubs anglophones aux mains des classes puissantes et riches de l'élite politico-financière partent le bal à la fin du XIX^e siècle ; la constitution des premiers

clubs francophones, entre 1914 et 1943, signe l'émergence d'une classe bourgeoise plus à l'aise financièrement et qui domine bientôt le paysage des concessions de lots ; puis, finalement, entre 1950 et 1970, une troisième phase annonce la démocratisation de l'accès aux cours d'eau et l'assouplissement des règles pour l'obtention de nouveaux territoires réservés à une pratique sportive plus populaire et à ses loisirs connexes.

Un désastre, comme le Québec en a été trop souvent le témoin impuissant, allait hélas nous priver brutalement de la richesse des archives de ces milliers de clubs. Un incendie majeur, survenu le 31 décembre 1981 au centre de préarchivage du gouvernement du Québec, a détruit en effet 35 711 boîtes d'archives, en particulier 6 671 d'entre elles en provenance du ministère du Loisir, de la chasse et de la pêche couvrant la période 1883-1981, dont 992 cartons concernaient les clubs privés. Dans un tel contexte, reconstituer l'histoire de ces clubs est devenu un exercice extrêmement compliqué. Aussi, les trop rares publications qui en retracent la mémoire constituent des témoignages précieux qu'il faut accueillir comme autant de fenêtres ouvertes sur des univers particuliers qui nous instruisent sur leur réalité. Même si plusieurs de ces clubs ont tenu des journaux de bord ou livres de camp très révélateurs sur l'organisation de leur vie quotidienne au long des saisons, tel le club Kondiaronk, ou fait l'objet de publications à compte d'auteur, à tirage restreint, comme le Camp Hill, les monographies en bonne et due forme sur les clubs ont paru au compte-gouttes ces dernières années. Les publications de Carmichael sur *The Grand Cascapedia River*, de Gingras sur *Les Prestigieux Clubs Triton et Tourilli*, de Weeks sur *The Moisie Salmon Club*, pour citer ces quelques exemples, représentent, à défaut de séries statistiques, un échantillonnage qualitatif sur un type d'organisation sportive et territoriale unique dans les annales nord-américaines.

La parution du livre de Mari Hill Harpur se situe dans cette veine. Son ouvrage compte six chapitres et deux annexes richement illustrés qui raconte la relation de la famille Hill avec la rivière Saint-Jean sur la Basse-Côte-Nord, son saumon et la communauté du village de Saint-Jean, un engagement qui perdure aujourd'hui depuis cinq générations dans cette famille anglo-américaine. Les débuts de cette histoire remontent à l'apparition de James J. Hill (1838-1916) dans le décor majestueux et sauvage de la Côte-Nord dans les années 1887. Magnat de l'industrie ferroviaire, cet Ontarien de naissance, devenu citoyen des États-Unis en 1880, était aussi un passionné de pêche et il fréquentait souvent à cette époque le camp de son associé et ami George Stephen, président du Canadian Pacific, établi à la confluence des rivières Matapédia et Causapscal. Même s'il était membre de plusieurs établissements sportifs – il n'hésite pas à déboursier 3 750 \$ pour l'achat d'une part en 1888 dans le Club de pêche au saumon de Restigouche

(plus 200 \$ de frais d'adhésion et 350 \$ de cotisation annuelle) –, Hill se met en quête d'une bonne rivière à saumon pour ses fins personnelles et il mandate un de ses employés, Daniel Davies, pour faire enquête et lui faire des recommandations. Fort du rapport que lui livre Davies en 1898 (« Notes on Salmon Fishing and the Salmon Rivers of the St. Lawrence », Société historique du Minnesota, 1898, rapport manuscrit d'une centaine de pages), il jette son dévolu sur la rivière Saint-Jean dont il loue dès cette année-là ou acquiert en 1903, pour partie, les droits de propriété pour le prix de 50 000 \$. S'amorce en 1900 la construction du Camp Hill d'après les plans de l'architecte James Brodie, où il séjourne à chaque saison de pêche au saumon pendant les seize années qui suivent. Au cours de cette période, il reçoit chez lui avec faste, jusqu'à acheter un bateau à vapeur pour les y conduire depuis New York, Montréal, Québec ou Rimouski, les élites financière, juridique ou politique de l'Est des États-Unis et du Canada, tel dans ce dernier cas le gouverneur général du Dominion du Canada en 1907, Lord Grey et sa femme : ils y pêchèrent à eux deux cent onze saumons en sept jours !

Si les chapitres un à trois de cette chronique portent essentiellement sur les débuts de l'établissement de la famille Hill en terre québécoise, et livrent des aperçus intéressants sur l'environnement nord-côtier, l'état des rivières Esquimaux, Moisie et surtout Saint-Jean, l'enchevêtrement des droits de propriété issus du régime seigneurial, ainsi que l'évolution de la pêche de la morue à celle du saumon, ils font voir aussi le début d'une relation importante entre la famille Hill et la famille Chambers du village de Saint-Jean, d'où sortiront des générations de guides et de gardiens au service des nouveaux propriétaires des lieux. Mais aussi, comme en cela dans bien d'autres clubs de pêche de la première génération, un rapport de riches à moins fortunés, avec une distanciation sociale entre les deux groupes imposée *de facto* dès la fondation du camp. Les journaux intimes des hôtes du domaine, ou de leurs invitées, font encore mention, dans les années 1980, des « guides francophones » qui les canotent « à la perche, jusqu'au camp, dix-sept milles en amont de l'embouchure ».

En même temps, il faut noter que la contribution des Hill à l'économie locale a représenté pour les gens du village, de façon continue, un apport substantiel à l'ordinaire de leurs jours. Un membre de la famille, George Richard Slade, relève, dans les années cinquante, que les activités du camp, même s'il est difficile d'en chiffrer l'impact, contribuent sans l'ombre d'un doute à la prospérité de nombreuses familles du petit village de Saint-Jean, sis à l'embouchure de la rivière. Plusieurs hommes de la communauté villageoise sont en effet embauchés comme guide pour des périodes allant de quatre à six semaines, tandis que plusieurs autres demeurent encore plus

longtemps au camp principal pour vaquer à toutes sortes de réparations. En juillet 1913, un invité, William Dunwoody, confie dans une lettre à son frère que, même si son groupe de cinq pêcheurs était restreint, « vingt hommes, passeurs, cuisiniers et autres nous ont accompagnés pour remonter la rivière, et plus de quarante hommes se trouvaient sur le bateau ancré à l'embouchure de la Saint-Jean. Il a donc fallu au total soixante personnes pour veiller sur nous cinq au cours de cette expédition en rivière ».

Les chapitres quatre et cinq renferment une mine d'informations et d'observations sur la vie quotidienne menée au Camp Hill. Puisées dans les journaux intimes et les archives familiales, ces annotations en disent long sur la pratique de la pêche à la mouche et l'équipement requis pour l'exercer. Ce dernier évidemment évolue au gré des avancées technologiques, mais la connaissance des fosses de la rivière, le maniement adéquat de la canne et l'art de choisir le meilleur angle pour déposer sa mouche dans le courant de l'eau restent du domaine de l'intangible et ont suscité, de tout temps, de longues et inépuisables discussions parmi les pêcheurs sur l'attirail et les mouches appropriés. Les relations entre les membres d'une famille se trouvent souvent resserrées par ces sorties de pêche; tel père prend prétexte ainsi de la venue de son fils en lui écrivant, depuis le camp, une lettre dans laquelle il incorpore des dessins pour lui apprendre à faire corps avec son guide et prendre appui sur son savoir-faire lors d'une sortie en canot, à découvrir comment le canotier ancre son embarcation tandis que le second la maintient bien droit dans le fil du courant à l'aide de sa pagaie pour faciliter les lancers du pêcheur. Dick (George Richard) Slade, l'aîné des vingt-quatre arrière-petits-enfants de James et Mary Hill, décrit avec précision, dans la relation de sa première visite au Camp Hill en juin 1948 qui forme la matière du chapitre cinq, à quoi pouvait ressembler ces sorties et en quoi consistait ce savoir-faire : « Le lendemain matin, après le petit déjeuner, nous nous sommes retrouvés sur la rivière, chacun dans un canot de seize pieds, au gré des courants qui nous menaient vers nos fosses à saumon désignées. Elizabeth [sa sœur] et moi étions absorbés dans nos pensées, en glissant sur l'eau, dans notre embarcation propulsée par notre guide à la poupe, et avec un "droppeur" (mot du vocabulaire populaire désignant "celui qui jette l'ancre") à l'avant. Les droppeurs étaient de jeunes hommes qui s'initiaient à la navigation sur la rivière pour devenir des guides débutants pour les hôtes moins exigeants. Cet emploi leur permettait de gravir les échelons pour accéder à un plus grand prestige (et à un meilleur salaire) et devenir guides de rivière. Les guides sont des hommes d'expérience qui, depuis des générations, ont grandi sur le cours d'eau. Ils savent où se trouvent les roches et les courants et comment se placer, n'importe où, dans une zone accessible pour la pêche. Ce savoir-faire ne s'acquiert pas facilement. »

La relation de Slade regorge ainsi de notations saisies sur le vif et qui prennent les allures d'une véritable enquête sur le terrain. Tout est digne de mention et de description détaillée, des traditions du repas du soir pris à dix heures, avec menus manuscrits décrivant chaque mets servi, à qui allait manger durant la journée près des fosses ou au camp selon leur emplacement dans la rivière, jusqu'à l'habillement, l'équipement ou les mouches utilisés pour la pêche : « Notre propre équipement, écrit-il, datait d'une quinzaine d'années et avait appartenu à mon père qui avait appris la pêche au saumon de son père, en Norvège, et sur la péninsule gaspésienne, dans les années 1920 et 1930. Son équipement traditionnel comprenait des costumes chers, des mouches sèches et noyées confectionnées à la main, et de longues perches souples en bambou [cannes de type spey], maniables à deux mains. » Suit la description des fosses de la rivière, chacune se voyant attribuer une personnalité propre. Les anecdotes sur certains invités légendaires du camp ne manquent pas non plus, dont celle à la gloire de l'obésité du 22^e Président des États-Unis, Grover Cleveland. Bref, « [n]ous étions arrivés au camp enfants et en étions repartis adultes. Nous avons passé nos journées avec des hommes qui nous avaient transmis leur savoir sur la vie en rivière. Nous avons partagé des moments de leur existence et leurs émotions. Nous avons combattu le saumon, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Nous avons consacré du temps à renouer les liens familiaux. Nous avons fait partie du groupe sélect des aventuriers du Camp Hill qui s'était avéré un monde en soi. »

Cette chronique de saumoniers et de saumons se termine, dans son chapitre sixième, par un cri d'alarme sur le déclin important de la population du saumon de l'Atlantique Nord. À la hauteur de ses moyens, la famille Hill (5^e génération) a mis en place un programme de recherches, avec pour objectif de surveiller l'état de santé de *Salmo salar* dans la rivière Saint-Jean et d'en brosser un portrait aussi précis que possible à travers les phases successives de son développement, de sa naissance en rivière à son séjour en mer et à son retour dans sa rivière d'origine pour recommencer son cycle de vie. Les annexes I et II livrent de précieux renseignements sur la généalogie familiale et la transmission des droits de propriété du Camp Hill, de 1900 à nos jours. Quelques pages précisent davantage les liens de la famille Chambers avec le Camp Hill, du premier gérant du camp, Benjamin Chambers père (1900-1902) jusqu'au sixième, son arrière-petit-fils Jean Chambers (depuis 1989), une famille à l'origine anglophone qui, après trois générations, a adopté le français comme langue d'usage courant. À ce sujet, comme l'observait déjà le jeune Slade, le Camp Hill est un monde en soi, davantage centré sur ses liens avec la culture anglo-américaine que connecté à l'évolution historique du Québec et sa population. On peut le regretter.

Un dernier mot sur Linda Leith, l'éditrice de ce livre. Son travail d'édition est remarquable et marie à la perfection images et texte pour nous offrir un produit de très grande qualité, une monographie sur l'œuvre toujours en cours d'une mémoire familiale déployée finement sur cinq générations de Hill. Pour ceux que l'histoire de la pêche sportive intéresse, un livre à lire, incontestablement.

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie

HAVARD, GILLES. *L'Amérique fantôme. Les aventuriers francophones du Nouveau Monde*. [Montréal], Flammarion Québec, 2019, 653 p. ISBN 978-2-89077-881-8.

Quasiment un chef-d'œuvre. Il n'y a pas d'autre façon de qualifier ce livre de plus de 600 pages qui se lit comme un roman, plonge le lecteur dans l'histoire économique, sociale et culturelle du monde franco-amérindien de l'Amérique du Nord, du XVI^e au XIX^e siècle, et contribue au renouveau historiographique de la présence francophone dans l'intérieur du continent, avant que le peuplement étatsunien ne repousse aux marges les Français, les Canadiens français et les Métis, sans compter, bien sûr, les « Indiens ». Gilles Havard, l'auteur de cet ouvrage remarquable, démontre éloquentement qu'un historien peut être à la fine pointe des avancées méthodologiques de sa discipline et des disciplines sœurs, tout en racontant d'une plume alerte des histoires qui captivent.

L'Amérique fantôme est son sixième ouvrage. Il a ici comme objectif de redonner une place dans la mémoire collective aux francophones qui ont arpenté de grandes portions de l'Amérique, en étroite proximité avec les autochtones, et ont souvent été de grands oubliés de l'Histoire. Qui, en effet, se souvient de Pierre Gambie et de la Floride huguenote du milieu du XVI^e siècle ? De Jean-Baptiste Truteau, commerçant dans la vallée du Haut-Missouri, 225 ans plus tard ? De l'homme des montagnes, Étienne Provost, et du coureur de prairie, Pierre Beauchamp ? Mais attention. Si on peut faire des parallèles entre ces « remarquables oubliés » et ceux mis en vedette par Serge Bouchard dans ses émissions radiophoniques, il n'y a pas de commune mesure entre les deux narrateurs, Bouchard prenant des libertés avec ses sujets, alors que Havard met un soin scrupuleux à les saisir dans leur contexte et leur complexité. Quant aux personnages plus connus, Étienne Brûlé, Pierre-Esprit Radisson, Nicolas Perrot, les frères La Vérendrye, Toussaint Charbonneau, Havard les peint sous un jour nouveau.